

BRAVOURE

Que le doute, jamais, n'amollisse nos cœurs
Par son insinuante et cruelle ironie
Qui, sourde aux dieux et lâche aux humains, s'ingénie
D'abreuver de son fiel jusqu'aux destins vainqueurs !

Qu'importent la fierté du monde et ses rancœurs
Lançant aux quatre coins la basse calomnie.
Si le rêve, que guide un éclatant génie,
Se sent assez puissant pour braver les moqueurs !

Sus donc aux insulteurs de l'art ! Sus aux sceptiques,
Dont la négation des œuvres frénétiques
Semble à Dieu comme un traître et farouche baiser !

Mais honte à qui, sans peur d'une insulte plus grande,
Ayant promis à Dieu son rêve comme offrande,
Laisse à d'autres le soin de le réaliser !

Abel Letalle

Crevecoeur-le-Grand (France).

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 novembre 1898

J'ai reçu, hier seulement, le numéro du 20 octobre de *L'Ouest Canadien*, d'Edmonton, dans lequel je parlais encore des préparatifs du gouvernement canadien pour représenter dignement notre pays à l'Exposition Universelle de 1900. Après avoir raconté que la Grèce (pays de deux millions d'habitants) venait de voter la somme de \$200,000, pour l'Exposition de 1900, alors que le Canada hésite à voter \$20,000 pour les mêmes fins, je me permettais d'ajouter cette juste réflexion :

"Après cela, tirez le rideau ; et il n'est pas besoin que des ministres canadiens viennent dire en Europe que le Canada est une nation."

Ce n'est pas la première fois que je parle de cette question et ce ne sera pas encore la dernière. — Nous ferons dans *La Revue des Deux-Frances*, toute une série d'articles sur ce sujet.

Aujourd'hui, je lis, dans *La Volonté*, de Paris, que le Transvaal — dont la population n'atteint pas un million d'habitants — a l'intention de voter un crédit additionnel à celui de \$100,000, déjà voté l'an dernier !

Va ! "Canada, mon pays, mes amours," tu peux te dire Français après ton vote de \$20,000 pour participer glorieusement — ah, combien ! — à l'Exposition Universelle où la France t'attend !

Que le Canada ne se ridiculise donc point aux yeux du monde entier, par la plus fantastique des mesquineries : qu'il ne participe pas à l'Exposition s'il ne peut faire ce que font tous les autres pays, même ceux qui sont antipathiques à la France.

Et la rumeur continue de circuler que le Canada y serait représenté par un ministre *Canadien-anglais*. Mais nous n'insistons pas sur ce point, — nous en avons assez parlé dans *La Revue des Deux-Frances*. en demandant que l'on choisisse, pour ce poste d'honneur ou l'hon. M. Tarte, ou l'hon. M. Robidoux — espérant que sir Wilfrid Laurier ne perdra pas cette belle occasion de faire plaisir à la France et de prouver, à ceux qui le disent trop anglais, qu'ils ont tort.

Où, il n'est pas possible que sir Wilfrid Laurier permette une injustice vis-à-vis des Canadiens-français, une injustice qui serait une insulte à notre race. Et, en libéral qu'il est, il fera voter un montant digne du Canada pour sa participation à l'Exposition de 1900.

"Le Canada est une nation," et nous en aurons la preuve — cette fière parole aura son couronnement.

En attendant, notre brillant député à l'âme si française, M. Rodolphe Lemieux, qui a déjà interpellé le gouvernement à ce propos, ferait peut-être bien de répéter sa demande ?

M. Peck, le commissaire des Etats-Unis, disait, l'autre jour : "Le Canada ne se presse pas."

Pardi !

On sait qu'en France les hommes politiques sont coutumiers des tribunaux, ce qui est peut-être dû à l'ardeur de leurs véhémentes polémiques ; aussi, il n'y a donc lieu de s'étonner si je dis que le directeur de la *Revue des Deux-Frances*, qui est aussi le directeur du journal politique, *Le Soufflet*, notre ami, M. Achille Steens, a comparu, l'autre semaine, devant les tribunaux pour offense à M. Vervoort, directeur du journal *Le Jour*.

Devant l'immense foule qui se pressait au Palais de Justice, le jeune et brillant avocat parisien, Maître de Monzie, a plusieurs fois soulevé les applaudissements de l'auditoire, en parlant de ce "Français qui sacrifie jusqu'à son bien-être personnel sur l'autel de la pensée française."

Et c'est au milieu d'acclamations générales que M. Steens a été acquitté.

J'écris ces lignes pour saluer, jusqu'au Canada, le talent de M^{re} de Monzie, ce talent qu'il offre de mettre si aimablement au service de tous ses "frères canadiens."

Sommaire du numéro de novembre de *La Revue des Deux-Frances* :

Combours et Châteaubriand, par P. Bourget ; La chanson de la fleur, par J. Doucet ; Dans la Gaspésie, par A. Buies ; De Paris au Canada en chemin de fer, par C. Lemire ; L'église du village, par G. Coinet ; Les catholiques et la liberté politique, par R. Brunet ; Sonnets, par L. de la Morinerie ; Enfance, par Mérys ; Les sociétés canadiennes-françaises, L. Mainville ; Un musée du crime, par A. Villette ; Un duel sous la restauration, par H. de Goudourville ; L'aventure de Michel Perrin, par Mme de Bawr ; Le théâtre à Paris, par P. Malpy ; Echos de Paris ; Chronique des *Deux-Frances* ; La mode parisienne.

Nous recommandons particulièrement à nos amis les articles signés : Paul Bourget, Charles Lemire, Arthur Buies, Jérôme Doucet, etc., etc.

M. Charles Lemire, l'auteur de l'article "de Paris au Canada en chemin de fer," est l'ancien Résident de France au Tonkin, ancien gouverneur du Cambodge. Et nos amis liront aussi, avec plaisir, le joli récit de voyage de notre excellent écrivain canadien, M. A. Buies.

Voyez donc combien exquis ce beau dessin de Madeleine Lemaire, représentant une amoureuse qui effeuille des marguerites !

Mlle H. Berthiaume, à peine revenue de Lourdes où elle est demeurée en un long pèlerinage, est repartie pour l'Angleterre, en route pour le Canada.

M. J. Dupuy voyage dans le midi de la France ; et il doit parcourir également l'Italie et l'Algérie.

M. Alexandre Bolté est parti vers New-York, et le Dr Alfred McCormack quittera Paris la semaine prochaine, désirant visiter l'Angleterre, l'Ecosse et le Canada, avant de retourner à Fortboro.

L'affaire de Fashoda est, actuellement, le grand sujet de toutes les conversations politiques. L'opinion publique n'est pas d'accord avec les décisions ministérielles. Et de part et d'autre on continue les armements... pacifiques !

Nous avons, pourtant, une température capable de calmer bien des colères. Le temps est doux et beau, avec du soleil radieux. — Rien n'est agréable comme une promenade au jardin du Luxembourg par ces délicieuses matinées d'automne adorable.

Les théâtres donnent des premières époustolantes, ma chère ! — Et Yvette Guilbert vient, chaque soir, raconter au public de la *Scala*, les mauvais rêves que lui fait faire ce monstre énorme et redoutable qu'est l'éminent écrivain, Francisque Sarcey.

Et le public rit. Et Yvette sait que c'est pour elle qu'il rit, ce cher public. Mais ces rires ne la rassurent pas trop ; il y a des soirs où elle se demande si c'est elle ou Sarcey qui est au pilori du ridicule.

La rumeur court qu'elle ira consulter demain l'émi-

nent psychologue Paul Bourget, afin de connaître l'état d'âme du public.

Les trances d'Yvette inspirent d'innombrables articles. — C'est en lisant un grain de Sarcey, dans *L'Eclair*, que je trouve le spirituel *fait-divers* que voici :

"Alexandre Dumas et Soumet — Dumas, qui se trouvait au Théâtre-Français où, — ce soir-là, — on jouait une pièce de Soumet, remarqua qu'un spectateur dormait profondément.

—Vois donc, dit-il à Soumet qui se trouvait placé à côté de lui, l'effet produit par l'audition de tes œuvres.

Le lendemain on jouait la comédie de Dumas, Soumet et l'auteur étaient dans la salle :

—Vois donc, mon cher Dumas, dit Soumet en montrant à l'auteur des *Trois Mousquetaires* un spectateur profondément endormi, tes œuvres appellent aussi le sommeil.

—Parbleu ! répliqua Dumas, c'est le dormeur d'hier soir qui ne s'est pas encore réveillé."

Je parie, — par galanterie pour Mlle Yvette Guilbert — que le dormeur de ce temps là était... le jeune Francisque Sarcey, songeant à tous ses neveux à venir.(1)

Rodolphe Brunet

NOS GRAVURES

LES ENFANTS AU BOIS

Ils s'en allaient, les deux petits enfants, non pas "glaner aux champs," suivant le joli chant de saint Nicolas, mais porter à manger à leur papa, travaillant dans la forêt.

Qu'elle est grande, la forêt ! Et qu'ils sont petits, nos deux anges !

Bientôt, dans tous ces géants de même aspect, revêtus tous de semblable robe rugueuse et brune, avec, comme dentelle, de gracieuses soutaches de mousse et de beaux lierres grimpants et pimpants, bientôt, les enfants sont égarés...

Pauvres chéris !

La petite fille, la faiblesse, serre la main de son petit frère. Il la rassure sans doute : pourquoi aurait-elle peur avec lui ? N'est-il pas un homme, et l'homme, même à cet âge — tout comme à l'âge mûr — n'a-t-il pas la prétention d'être la force ?

Un doux chevreuil qui passait s'arrête, étonné : il ne craint pas non plus. Est-ce que les animaux des forêts ne sont pas plus... humains que les hommes, souvent, et ne comprennent-ils pas, croyez-vous, le gazouillis des enfants ?...

L'HEUREUSE MÈRE

Avec quelle tendresse, avec quel amour, reflet de l'amour de Dieu, elle contemple ce petit être qui, tout récemment, lui a été envoyé du ciel pour être l'ange de sa vie !

Quand l'homme, après une journée de labeur, qu'il soit agricole, industriel, ministre ou roi, oublie pour un instant ses peines, ses fatigues, ses soucis, c'est au sein de la famille qu'il goûte un peu de repos avec beaucoup de bonheur.

Qu'est donc sa force, même morale, devant la puissante faiblesse qui l'encourage chaque soir, le reconforte chaque matin, jette un rayon de soleil dans son ciel assombri, son ciel d'affaires dont les tempêtes le ploient souvent, parfois le brisent ?...

Que serait-il, si Dieu ne lui eût donné l'ange de la maison ?

Comme il sent son cœur se gonfler de reconnaissance, d'amour, quand il voit l'ange de la demeure penchée sur l'ange au berceau !

Oh ! les doux Anges de nos foyers !...

(1) *L'Oncle* est le surnom que donnent à Francisque Sarcey, tous les gens de la presse parisienne.